



**HAL**  
open science

## Les temples de la ville ibérique d'Ullastret (Catalogne)

Ferran Codina, Rosa Plana-Mallart, Gabriel de Prado, Carles Roqué

### ► To cite this version:

Ferran Codina, Rosa Plana-Mallart, Gabriel de Prado, Carles Roqué. Les temples de la ville ibérique d'Ullastret (Catalogne). Philippe Barral; Matthieu Thivet. Sanctuaires de l'âge du Fer. Actes du 41e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Dole, 25-28 mai 2017), Collection AFEAF (1), AFEAF, pp.95-108, 2019, 978-2-9567407-0-4. hal-02891586

**HAL Id: hal-02891586**

**<https://hal.science/hal-02891586>**

Submitted on 7 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# Les temples de la ville ibérique d'Ullastret (Catalogne)

Ferran Codina, Rosa Plana-Mallart, Gabriel de Prado, Carles Roqué

## Introduction

La recherche sur les espaces culturels de l'âge du Fer de la façade méditerranéenne de la péninsule Ibérique a pris un nouvel essor ces dernières décennies en raison de la multiplication des synthèses thématiques et régionales (AAVV 1997 ; Almagro-Gorbea, Moneo 2000 ; Tortosa 2014) ainsi que de la reprise de l'étude de certains sanctuaires emblématiques (Brotons, Ramallo 2017 ; Grau *et al.* 2017). Pourtant, la connaissance des édifices de culte de la période dite ibérique, soit du VI<sup>e</sup> siècle à la conquête romaine, demeure lacunaire. Au nombre restreint de sanctuaires connus s'ajoute, dans les cas de continuité culturelle à l'époque romaine, la transformation, voire l'arasement, des vestiges protohistoriques. De surcroît, des problèmes d'identification compliquent parfois l'étude des lieux de culte, compte tenu de la confusion possible entre grandes demeures abritant des espaces à fonction culturelle et sanctuaires véritables, soit des structures indépendantes de la sphère domestique.

La culture des Ibères concerne divers peuples, aux substrats différenciés, qui partagent néanmoins des éléments culturels et, notamment, l'ouverture et le contact avec les marchands méditerranéens. Toutefois, le profil des influences extérieures varie au sud et au nord du littoral péninsulaire, l'un à impact

phénico-punique, l'autre grec. Dans tous les cas, l'évolution des sociétés indigènes s'est accompagnée du renforcement de la hiérarchisation sociale et politique ainsi que de l'émergence de processus complexes d'urbanisation et de territorialisation des communautés. Dans ce contexte, l'apparition de sanctuaires illustre la structuration progressive de la sphère sacrée et le développement de cultes communautaires. Si les formes des sanctuaires sont diversifiées, les influences architecturales et artistiques en provenance du monde méditerranéen sont nettement perceptibles dans les régions littorales. Cette transmission culturelle a pu éventuellement s'accompagner du transfert d'éléments culturels orientaux, mais il est extrêmement difficile de cerner le poids respectif des traditions locales et des apports extérieurs, d'autant plus que les formes sont facilement adaptables à des profils culturels divers.

Dans ce cadre, l'objectif est de présenter un cas d'étude précis, correspondant aux lieux de culte du site d'Ullastret, dans l'extrême nord-est de la péninsule Ibérique (Fig. 1). Cette communauté de l'âge du Fer se singularise par son développement précoce et par l'ampleur des influences méditerranéennes, conséquence du voisinage de l'établissement grec d'*Emporion* – Empuries, situé au nord et à une quinzaine de km de distance (Martin *et al.* 2010). La physionomie de l'implantation est d'ailleurs originale,

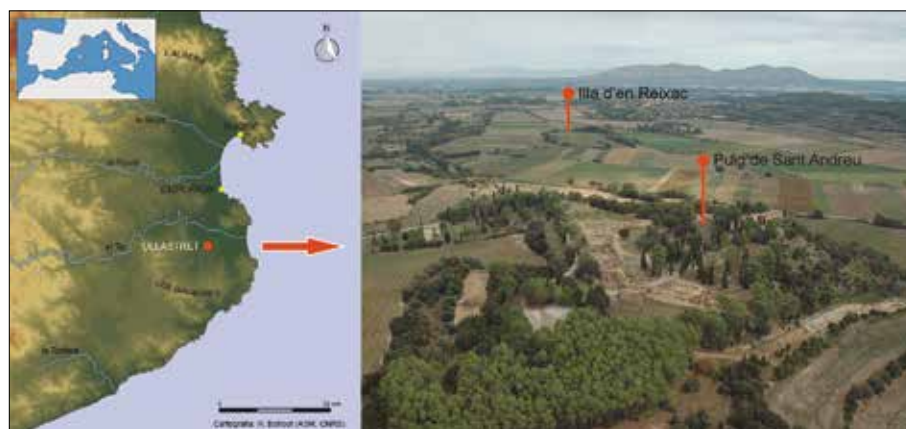


Fig. 1. Localisation du site d'Ullastret dans l'extrême nord-est de la péninsule Ibérique. Physionomie de l'occupation de l'âge du Fer : Puig de Sant Andreu, Illa d'en Reixac.

composée de deux agglomérations fortifiées distantes de seulement 300 m et placées l'une en hauteur (Puig de Sant Andreu), sur une colline d'une cinquantaine de mètres d'altitude, et l'autre en plaine (Illa d'en Reixac), occupant une presqu'île de la bordure occidentale d'un ancien étang (Fig. 1). Cet établissement double a été occupé tout le long de l'âge du Fer, l'abandon intervenant dans les premiers temps de la conquête romaine, soit vers la fin du III<sup>e</sup> et le début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Son développement rapide, dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., traduit le dynamisme économique et culturel de cette communauté, relevant dans une large mesure des contacts noués avec les Grecs.

Au sein de cet établissement ibérique, l'analyse des vestiges pouvant appartenir ou appartenant à des espaces culturels non domestiques, soit des temples et des sanctuaires, permettra d'approcher l'émergence et la fixation des structures sacrées. Une attention particulière sera portée aux temples les mieux connus, installés au sommet de l'agglomération de hauteur de Puig de Sant Andreu et objet de fouille au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Ce travail s'intègre dans un projet de recherche en cours, partenariat entre le Labex Archimede de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, le Museu d'Arqueologia de Catalunya – Ullastret et l'Universitat de Girona.

## Structure urbaine et espaces culturels

La communauté d'Ullastret s'est développée en parallèle à la fixation des Grecs à *Emporion*. L'adoption d'une architecture en dur et d'un plan quadrangulaire pour les habitations est attestée très tôt, vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dans les deux noyaux d'occupation (Puig de Sant Andreu et Illa d'en Reixac), bien que seule l'agglomération de hauteur (Puig de Sant Andreu), de 3 hectares de superficie, ait été fortifiée à la fin du siècle (Martin *et al.* 2010 ; Martin, Plana-Mallart 2012). L'urbanisation a été progressive et les grandes lignes de la structure urbaine ont été fixées dans la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, à tendance orthogonale dans le noyau bas et en accord avec la topographie dans le site de hauteur. Cet urbanisme sera conservé, bien que graduellement amélioré et étendu, au cours des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, période d'expansion maximale de l'établissement (Plana-Mallart, Martin 2012).

Des blocs architecturaux de type grec ont été mis au jour par les fouilles anciennes et récentes dans trois endroits de la partie occidentale de l'agglomération de hauteur. Ils attestent l'existence d'une architecture à caractère monumental depuis au moins le V<sup>e</sup> siècle, en raison de leur découverte en remploi dans des constructions du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Codina *et al.* à paraître). Ces éléments (un chapiteau dorique, une base de colonne, deux grands blocs avec un décor correspondant au *kymation* ionique) illustrent, non seulement les contacts étroits existant entre Ullastret et *Emporion*, mais aussi le transfert de techniques et de modèles architecturaux en provenance du monde hellénique. Dans tous les cas, la pierre utilisée est d'origine locale, s'agissant de grès en provenance de la carrière de Clots de Sant Julià (Roqué, Rocas 2018), située au sud et à 5 km de distance d'Ullastret. La présence d'artisans étrangers sur place, ou même

d'artisans ibères connaisseurs des modèles méditerranéens, est donc plausible. Quoi qu'il en soit, la qualité des techniques de taille et de décor est remarquable.

Les commanditaires de ces réalisations architecturales étaient sans doute les membres de l'élite, proches des Grecs en raison d'un partenariat économique prospère fondé sur l'agriculture et le commerce (Plana-Mallart 2012). Quant à la fonction des bâtiments exposant ces blocs, les données sont trop réduites pour envisager un cadre strictement privé ou bien déjà public. Cependant, une fonction culturelle n'est pas à exclure, en raison notamment des particularités des blocs découverts, ainsi des éléments de colonne et de frise, et de leur monumentalité. Si la structure de ces constructions est inconnue, l'utilisation d'éléments architecturaux de type grec suggère que les modèles sont à chercher d'abord dans la voisine *Emporion*. Dans cet établissement grec, l'existence de sanctuaires est attestée depuis la fin du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., mais les formes architecturales sont mal connues en raison des réaménagements successifs du secteur sacré de la ville grecque (Sanmartí *et al.* 1991 ; Dupré 2005). En tout cas, *Emporion* a intégré très tôt des sanctuaires publics dans la structure urbaine, visibles et reconnaissables par les communautés indigènes de l'arrière-pays.

Le développement de l'occupation d'Ullastret aboutit dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à la constitution d'une grande ville indigène, composée donc depuis l'origine de deux noyaux distincts, dont les dimensions dépassent très rapidement celles des autres sites de la région, y compris l'établissement grec d'*Emporion*, qui reste un site modeste (Martin *et al.* 2010 ; Plana-Mallart 2013). Les systèmes défensifs, complètement réaménagés, enferment près de 10 hectares pour l'agglomération de hauteur et 5 hectares pour l'agglomération basse (Prado 2010). Dans la proche périphérie des agglomérations fortifiées, l'occupation périurbaine était dense, ce qui montre l'envergure de cette communauté (Plana-Mallart, Martin 2012 ; Garcia-Garcia *et al.* 2016).

Dans les trames urbaines, les espaces domestiques sont majoritaires, dont la typologie et la taille diversifiées révèlent une hiérarchisation sociale très marquée et la prééminence d'une élite. Des vastes maisons à cour ont été découvertes dans les deux agglomérations, souvent situées au contact de la fortification. La mieux connue de l'établissement de hauteur (zone 14, Fig. 2) approche les 800 m<sup>2</sup> de superficie (Martin *et al.* 2004 ; Codina *et al.* 2012). Des manifestations de pouvoir lui sont associées, en particulier l'exposition sur les façades ou sur la cour intérieure de têtes et d'armes, marqueurs de l'élite. Cette pratique des « têtes coupées » (Prado, Rovira 2015), très répandue dans les deux agglomérations à partir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., atteste un renforcement du pouvoir des élites guerrières indigènes et probablement aussi une volonté d'affirmation identitaire et culturelle. Un centre de pouvoir ibérique s'est donc développé à peu de distance au sud de l'établissement grec, partenaire d'*Emporion* d'un point de vue économique.

Au sujet des lieux de culte, il a été proposé (Maluquer 1971) qu'un bâtiment du versant sud-ouest de l'agglomération de hauteur, daté du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., puisse avoir une fonction culturelle en raison du plan, de la taille et de l'architecture (supposé temple B).

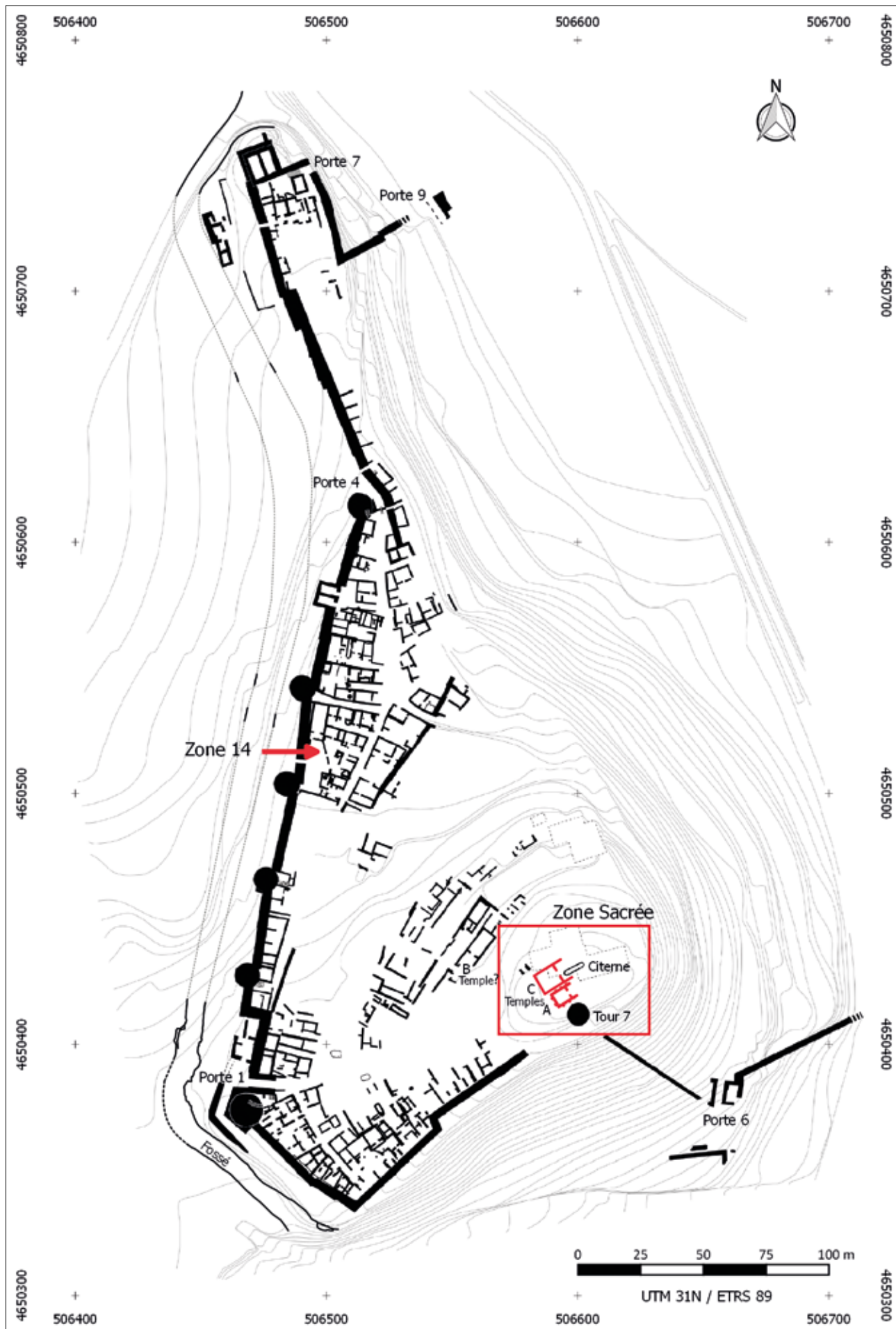


Fig. 2. L'agglomération fortifiée de Puig de Sant Andreu : la zone sacrée des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.

Cependant, les données disponibles ne permettent pas de confirmer cette hypothèse, car il peut s'agir aussi d'une vaste demeure, à l'image des maisons de ce type connues dans d'autres parties du site (Martin *et al.* 2004). En revanche, deux édifices découverts dans la partie sommitale de l'agglomération sont aisément identifiables à des temples (A et C), contribuant à définir une zone sacrée au sein de l'établissement (Casas *et al.* 2005) (Fig. 2). L'interprétation en tant que lieux de culte est fondée sur le plan et l'architecture des bâtiments, ainsi que sur la présence à l'intérieur et alentour de terres cuites de type grec. La superposition d'un château carolingien explique la destruction des niveaux d'occupation, donc l'absence de traces conservées se rapportant à des pratiques culturelles, à quoi s'ajoute la découverte dans le cadre de fouilles anciennes, peu précises et ayant laissé peu de documentation. En tout cas, la monumentalité architecturale exprime nettement le caractère ostentatoire de ces édifices et les emprunts à l'architecture sacrée hellénique signalent une fonction culturelle. De surcroît, il faut noter que nulle part dans l'établissement, y compris dans les maisons à caractère aristocratique, il n'y a une architecture si élaborée, aspect qui met en exergue le profil singulier de ces structures.

Par conséquent, si la découverte de blocs architecturaux de type grec suggère l'existence d'un lieu de culte déjà au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., les données disponibles, on l'a vu, sont insuffisantes pour approcher correctement aussi bien la structure que sa localisation dans l'espace. La monumentalité des blocs mis au jour

signale néanmoins la réception d'influences architecturales, techniques et artistiques en provenance du monde grec et relevant notamment de l'architecture religieuse. Pourtant, ce n'est que dans un contexte des <sup>iv</sup><sup>e</sup> et <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècles av. J.-C. que l'existence d'édifices culturels serait avérée en raison de la découverte de deux bâtiments, identifiés à des temples, installés au sommet de la colline. Ces édifices illustrent également l'impact des traditions architecturales grecques au sein de cette communauté indigène, car les emprunts sont nombreux.

La présence d'un espace sacré en hauteur, clairement différencié de la partie résidentielle de l'agglomération, est en soi une nouveauté majeure, qui traduit bien l'évolution du processus d'urbanisation de cette communauté ibérique et la constitution d'une ville dans tous les sens du terme. C'est au sein de l'agglomération de hauteur de Puig de Sant Andreu que s'insèrent ces bâtiments culturels, ce qui montre le rôle central de cet établissement dans le dispositif d'occupation polynucléaire.

### Les temples de la partie sommitale de l'agglomération de hauteur

Les temples A et C (Fig. 3), fouillés entre 1956 et 1960, sont de facture méditerranéenne, sans *podium* et composés d'un porche *in antis* et d'une salle principale (Oliva 1953-1957, 1957-1959, 1959-1960). L'architecture est monumentale, utilisant des blocs

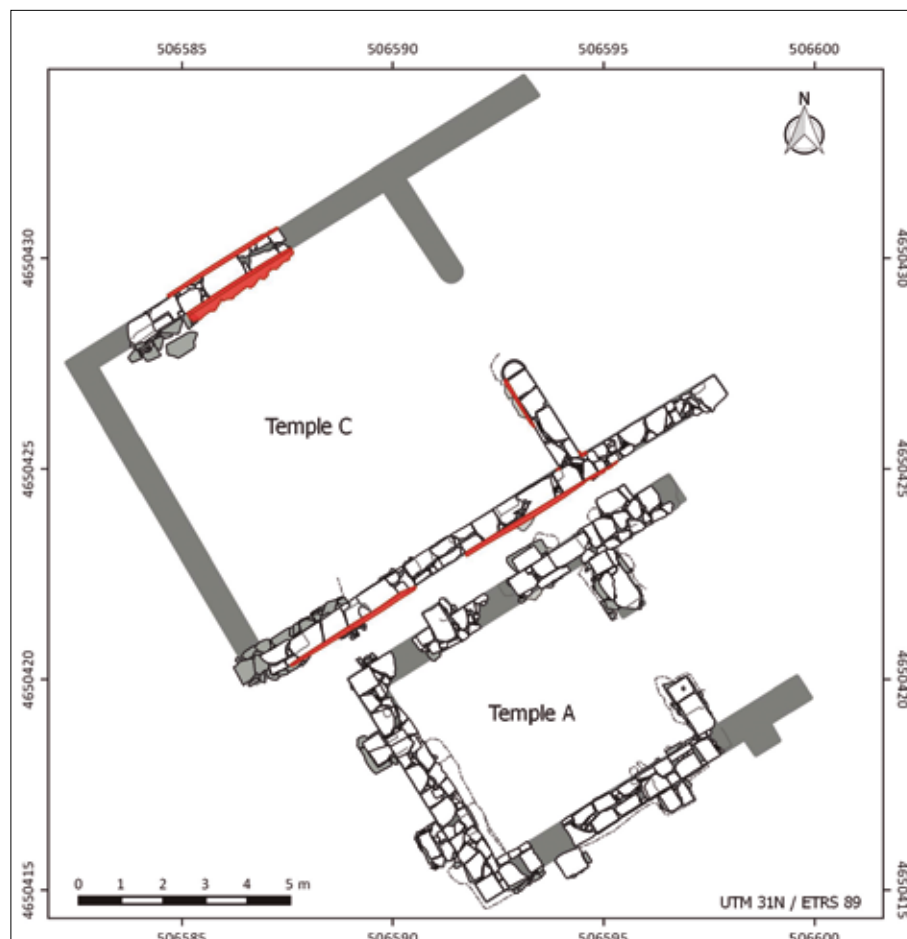


Fig. 3. Plan des temples A et C.



en grand appareil, des revêtements et des pavements élaborés ainsi que des éléments moulurés et sculptés. Ces deux bâtiments n'avaient fait l'objet jusqu'ici d'aucune étude approfondie.

### Vestiges *in situ*

Le temple A, le plus petit, a une superficie de 39,55 m<sup>2</sup> (Fig. 4). Il comprend une salle principale (5,75 m de longueur sur 5 m de largeur) et un porche (2,16 m de longueur sur 5 m de largeur) ouvert vers l'est. Il est doté de pilastres extérieurs dans les murs nord, sud et ouest, trois sur les longs côtés et deux dans le mur du fond de la *cella*. La distance entre les pilastres est de 1,80 m. À 1 m de distance au nord, presque accolé, le temple C, de taille plus importante (95,82 m<sup>2</sup>), est partiellement conservé en raison de la superposition d'un château carolingien et d'une maison d'époque moderne adossée à l'ermitage de Sant Andreu, aujourd'hui musée du site (Fig. 3). Les vestiges connus permettent de restituer une salle principale (8,43 m de longueur sur 7,90 m de largeur) précédée d'un porche (3,70 m de longueur sur 7,90 m de largeur) ouvert également vers l'est. Au contact de l'un des murs qui sépare le porche de la salle principale, la base d'une demi-colonne est conservée. La particularité de ce bâtiment est l'existence d'un revêtement de type *opus signinum* sur les faces interne et externe des murs, un type de mortier attestée à Ullastret depuis au moins le III<sup>e</sup> siècle, voire même la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

En ce qui concerne l'appareil des murs (Fig. 5), celui du temple A est à tendance rectangulaire, avec des blocs en général bien équarris, larges souvent de 0,56 à 0,60 m et de longueur variable. Les assises conservées sont assez régulières, bien que leur taille ne soit pas uniforme. L'utilisation de mortier de chaux pour lier les blocs est avérée dans cet édifice, pratique rare dans l'architecture ibérique et dont les parallèles sont à chercher à cette époque en Méditerranée centrale et orientale. Un fragment de mortier prélevé du mur nord a fourni une datation C<sup>14</sup> dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ce qui confirme l'ancienneté de la construction.

Quant au temple C, l'appareil des murs est polygonal à joints obliques, avec tendance également vers l'appareil rectangulaire. Il comprend des blocs de forme trapézoïdale à décrochements. Il faut noter certaines similitudes avec l'appareil lesbien, développé dans le cadre de l'architecture éolique et diffusé dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en Grèce centrale et dans l'ensemble de la côte ionienne, où se place précisément Phocée (Des Courtils 1998). En Occident, cet appareil a été utilisé à Vélia (Martin 1987) et en Sicile (Gras 1998). Il est donc vraisemblable que des influences de l'architecture éolique et ionienne soient présentes à Ullastret par le biais d'*Emporion* et des colonies phocéennes de la Méditerranée occidentale. Dans le cadre de la culture ibérique, le soubassement d'un édifice ancien conservé sous l'église de Santa María de Sagunto, au pays valencien, présente également un parement en appareil polygonal avec des blocs trapézoïdaux à décrochements. Cette structure avait été identifiée (García-Bellido 1963) à l'Artémision cité par Pline l'Ancien (*Nat.*, 16.216). Si d'autres chercheurs ont contesté cette hypothèse et proposé qu'il pourrait s'agir d'un tronçon de la fortification (Rouillard 1979), force est de constater



Fig. 4. Le temple A : les vestiges conservés *in situ*.



Fig. 5. L'appareil des murs : mur sud du temple C et, en arrière-plan, murs sud et ouest du temple A.

les différences existantes entre ce parement et celui de la muraille ainsi que les problèmes de localisation, car l'un se situe en bas de pente tandis que les éléments connus de la fortification sont circonscrits à la partie sommitale de la colline. Quoi qu'il en soit, les similitudes existantes entre l'appareil du temple C d'Ullastret et celui de Sagonte sont frappantes, d'autant plus que dans les deux cas il s'agit de sites indigènes ayant évolué dans un contexte de contact culturel, en particulier avec les Grecs. Quant aux comparaisons avec les appareils présents à *Emporion*, l'étude est en cours, mais les structures grecques sont mal connues en raison de fouilles limitées et des réaménagements et superpositions opérés après la conquête romaine.

## Éléments architecturaux de l'élévation des bâtiments

Les fouilles anciennes ont mis au jour une quarantaine de blocs appartenant à l'élévation des édifices (Fig. 6), qui confirment la monumentalité architecturale, perceptible déjà à partir des structures conservées *in situ*. Des fragments de stuc blanc et peint (Fig. 7), appartenant au recouvrement des blocs architecturaux, ainsi que des fragments de pavement (Fig. 8) ont été également mis en évidence, témoignage de la qualité de construction de ces structures. Pourtant, il est difficile de dissocier les éléments appartenant à l'un ou à l'autre des bâtiments, car au moment de la fouille, seulement le temple A avait été identifié (Oliva 1953-1957). La partie méridionale du temple C, seule dégagée, avait été considérée comme une structure hydraulique en raison de la présence de mortier de type *opus signinum*. Ce n'est que plus tardivement que ce deuxième édifice, partiellement conservé en raison de la superposition de structures plus récentes, a été identifié.

Parmi les éléments architecturaux découverts (Fig. 6), un bloc taillé sous forme de colonne à faible relief avec un chapiteau à volutes éolique recouvert d'une couche de stuc blanc a été associé à un autre bloc conservant également des traces de stuc

(Fig. 6, n°4341, 4342). Découverts dans le temple A, ils pouvaient être exposés sur la façade extérieure du bâtiment, posés sur les pilastres extérieurs. De 0,66 m de longueur et de 0,50 et 0,56 m de largeur, ces pilastres sont tout à fait adaptés à supporter ces blocs, lesquels mesurent entre 0,41 et 0,48 m de longueur, de 0,17 à 0,20 m de largeur et de 0,36 à 0,58 m de hauteur. Toutefois, la hauteur totale de ce décor architectural n'est pas connue, car il est partiellement conservé. Un autre bloc présentant une représentation schématique de chapiteau éolique pouvait avoir ce même usage (Fig. 6, n°4868), car le recouvrement des blocs avec du stuc blanc permettait de renforcer le dessin et le décor. Le chapiteau éolique est connu en Extrême - Occident, aussi bien dans le cadre du monde grec que phénico-punique. Ce chapiteau, développé en Éolide et Ionie du nord, a été rattaché à une « identité phocéenne » (Hermay 2002). D'autres sites indigènes de la Méditerranée nord-occidentale qui, comme Ullastret, ont évolué au contact des Grecs Phocéens, ainsi Ensérune ou Pech-Maho, ont également fourni des représentations de tels chapiteaux (Garcia 1992 ; Gailledrat 2012, p. 68).

Par conséquent, le temple A, en raison de la présence de pilastres extérieurs et de la découverte de blocs représentant des

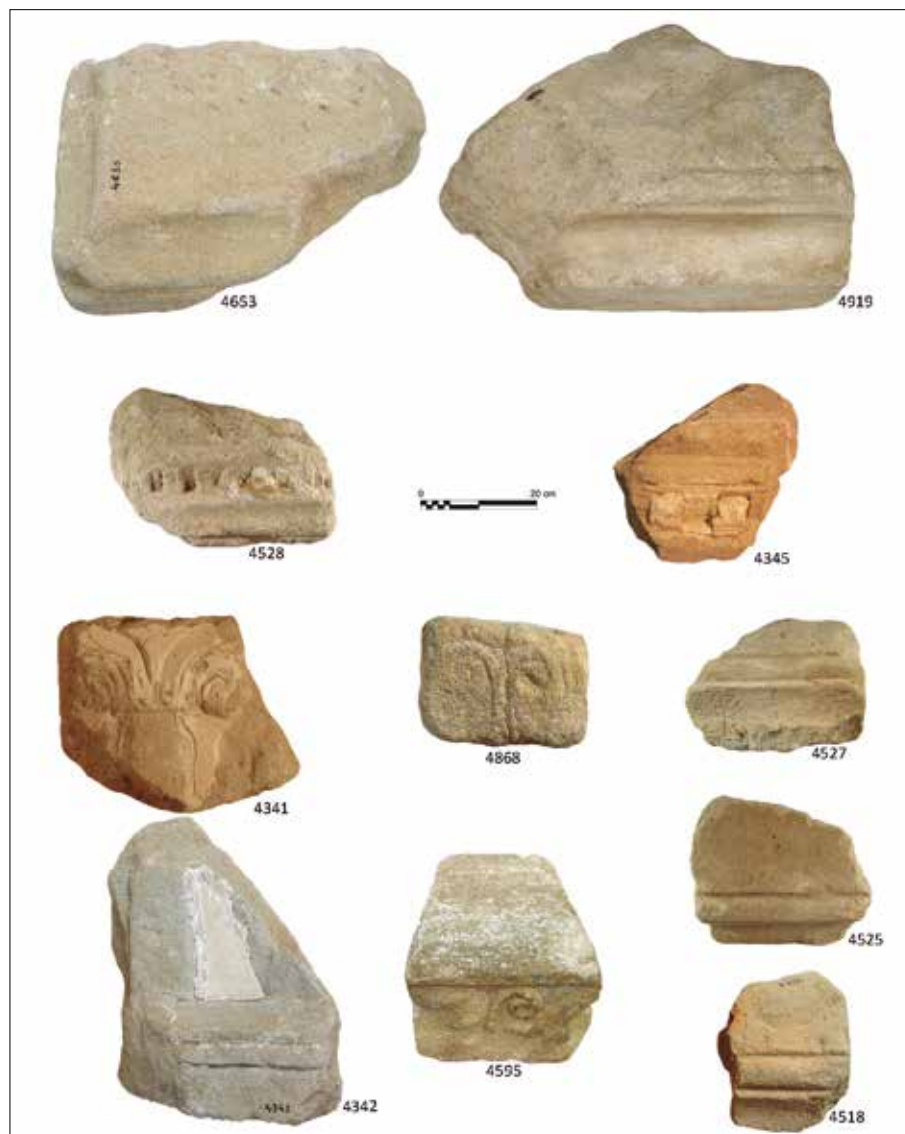


Fig. 6. Éléments architecturaux de l'élévation des temples.

colonnes et des chapiteaux éoliques, peut donc correspondre à un temple de type pseudo-périptère. Ce modèle de temple, présent dans le monde grec dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., s'est développé en particulier à la période hellénistique, en parallèle avec la réduction du format des édifices (Hellmann 2006, p. 31-33, 96-97). Cette formule, adoptée également par les Étrusques, est transposée à la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. à l'ensemble de l'Italie, où elle connaît un certain succès.

Parmi les blocs découverts, il faut signaler également la présence de plusieurs fragments de corniche denticulée (Fig. 6, n°4528, 4345), dont les parallèles sont d'ordre ionique. Deux typologies ont été repérées, présentant toutes deux des vestiges de stuc blanc, ce qui suggère leur exposition dans deux édifices distincts ou bien dans deux états d'un même bâtiment. Un modèle proche est connu à Sant Martí d'Empúries ou *Palaiapolis*, site de la première installation des Grecs à *Emporion*, où furent découverts au début du XX<sup>e</sup> siècle des éléments architecturaux (un fragment de relief avec deux sphinx opposés, des nombreux blocs de taille, des fragments de colonne et des blocs moulurés de corniche) pouvant éventuellement appartenir à un bâtiment monumental à caractère sacré (Aquilué *et al.* 1999 ; Santos, Sourisseau 2011).

Un grand nombre de blocs de corniche moulurée, exposés dans la partie supérieure de l'entablement, présente aussi souvent des restes de stuc blanc (Fig. 6, n°4518, 4525, 4527). Les éléments conservés, assez homogènes, permettent de restituer le profil du décor, avec des quart-de-rond droit et renversé et des rainures droites. Si les formes sont pratiquement les mêmes, les mesures permettent de dissocier deux ensembles, appartenant probablement à deux édifices distincts. La grande majorité des blocs correspond à des corniches horizontales, mais un bloc semble appartenir à une corniche rampante, ce qui suggère la présence éventuelle d'un fronton.

Des éléments de frise ont été également mis au jour, en particulier un bloc comportant un décor végétal en relief (Fig. 6, n°4595), lequel comprend une volute tournée vers le bas avec trois tiges de chaque côté. Lors de sa découverte, ce bloc a été mis en rapport avec un autre bloc à décor de volutes en relief mis au jour près de l'entrée principale de l'agglomération perchée, réutilisé dans un mur de barrage de l'entrée lors de la dernière phase d'occupation du site (Oliva 1957-1959). Un rapprochement avait été proposé entre ce dernier bloc et un autre similaire découvert à *Emporion*, aujourd'hui perdu. Les deux blocs à décor de volutes d'Ullastret ont les mêmes caractéristiques pétrologiques, différentes de celles des blocs présentés auparavant, de grain plus fin. Cette distinction au niveau de la pierre utilisée suggère que, si les chapiteaux éoliques et les éléments de corniche denticulée et moulurée appartiennent au temple A, le bloc à décor de volutes découvert dans la partie sommitale pouvait éventuellement être exposé dans le temple C. Ce type de décor végétal est présent aussi à Ensérune sur un bloc en calcaire découvert dans le comblement d'un silo placé devant le bâtiment dit « en grand appareil ». Il présente une palmette centrale associée à des feuilles d'acanthé horizontales, d'où émerge à gauche une volute également tournée vers le bas (Garcia 1992). Le parallèle avec le site d'Ensérune est d'autant plus intéressant que les

fouilles anciennes y avaient également mis au jour des fragments de corniche, ainsi que des chapiteaux ioniques et éoliques.

Enfin, d'autres blocs pourraient appartenir à un ensemble sculpté, certains dotés de systèmes d'encastrement. Un autre grand bloc rectangulaire présente un orifice, probablement destiné à exposer un objet. Cependant, l'interprétation de ces éléments architecturaux est complexe en l'état actuel de la recherche, car on ignore encore l'agencement et la modalité d'exposition de ces blocs. L'étude architecturale en cours permettra d'avancer dans la proposition d'assemblages et dans la reconstitution de l'élévation des bâtiments.

### Stuc, pavements, terres cuites

Les fragments de stuc blanc mais aussi polychrome étaient nombreux autour des temples, témoignage du recouvrement extérieur de ces structures avec ce type d'enduit. Le stuc blanc a été découvert soit fragmenté (Fig. 7, n°4541, 4542, 4543, 4544), soit, comme il a été dit précédemment, adhérent à des blocs architecturaux. Cette homogénéité technique et architecturale est à souligner, car ces éléments pourraient provenir d'un même bâtiment, vraisemblablement le temple A. Le recouvrement des blocs avec du stuc blanc était une pratique fréquente, utilisée pour imiter le marbre. Elle est largement attestée en Grèce ainsi qu'en Italie du sud et Sicile (Hellmann 2002, p. 230, 317-318). Dans la région d'étude, le site de Pontós, placé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest d'*Emporion* et, à l'image d'Ullastret, très ouvert aux contacts avec les Grecs, a livré également des fragments d'une corniche en stuc dotée d'un décor d'oves et de volutes (Pons *et al.* 2010).

Quant aux vestiges conservés de stuc polychrome (Fig. 7, n°4535, 4536, 4540, 4849, 4850), ils utilisent essentiellement ce qui est nommé « la triade des couleurs », soit le rouge (oxyde de fer), le sombre représenté par le bleu ou bleu-noir (charbon appliqué sur le mortier) et le clair ou blanc (mortier de chaux enduit). Ces couleurs, un peu partout en Méditerranée, restent uniformes, sans être nuancées ou mélangées (Hellmann 2002, p. 230-234). Des décors géométriques élaborés sont visibles, gravés sur une couche de stuc blanc avant d'appliquer la couleur. Ces décors sont en apparence uniques dans le cadre de la culture ibérique septentrionale. La composition des fragments de stuc peint conservés permet de distinguer deux types : l'un comprenant des éclats de céramique, dont la composition est proche du mortier de type *signinum* conservé dans le temple C ; l'autre sans ces matériaux et présentant des similitudes avec les fragments de stuc blanc. À titre de comparaison, la polychromie des temples grecs est bien connue, avec des règles précises quant à la distribution des couleurs dans les différentes parties du bâtiment (Hellmann 2002, p. 234).

Des éléments de sol (Fig. 8) ont été également mis au jour lors des fouilles anciennes de ces structures. Dans le carnet de fouille (Oliva 1953-1957, 1957-1959), il y a des références à la découverte, aussi bien à l'intérieur du temple A que du temple C, de fragments de sol de type *opus signinum* avec quelques tesselles incrustées ainsi que des fragments de sol mosaïqué avec des tesselles continues, souvent noires (calcaire) et blanches



(marbre), bien qu'il y en ait aussi de roses et rouges (céramique). Tous ces fragments ont été récupérés arrachés du sol d'origine, à l'intérieur d'un grand remblai résultat de la destruction des édifices. D'après les indications fournies, les fragments de sol mosaïqué en noir et blanc auraient été découverts à l'intérieur du temple C. Il faut noter l'existence de plusieurs modèles de sol (semis de tesselles blanches dispersées, semis d'éclats de marbre, semis de tesselles blanches et noires dessinant parfois des motifs géométriques, fragments de mosaïque avec des tesselles noires et blanches ou d'autres couleurs), ce qui peut traduire des réfections successives des pavements des temples. Néanmoins, la possibilité qu'il y ait d'autres édifices dans l'espace environnant ne peut pas être complètement écartée.

Les pavements en mortier de type *opus signinum* se développent au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en Afrique du nord, pour connaître très rapidement une large diffusion en Méditerranée occidentale. D'abord à l'état brut, les décors apparaissent progressivement aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles : semis irrégulier d'éclats et/ou de tesselles, semis régulier parallèle et orthogonal de tesselles, semis régulier oblique, les motifs devenant de plus en plus complexes (Vassal

2006, 2011). Les tesselles sont en majorité blanches et noires, mais il peut y avoir aussi des éclats de marbre polychrome ou encore de pierre. Le *signinum / opus tessellatum* (mosaïqué) est notamment fréquent en Sicile à partir du milieu / seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Helas 2012). Si l'origine de ce type de pavement est punique, il a été rapidement adopté en contexte grec ainsi que par certaines communautés indigènes ouvertes aux contacts méditerranéens.

Des terres cuites ont été découvertes à l'intérieur et aux alentours du temple A, qui mesurent en moyenne 15 cm de hauteur sur 10 cm de large, bien qu'aucune ne soit complète (Fig. 9). Il s'agit souvent de représentations de Gorgone, mais il semble y avoir aussi des images d'Achéloos et d'un satyre (Miró Alaix 1990). Interprétées traditionnellement comme des masques, elles pourraient plutôt correspondre à des antéfixes, les trous servant à les fixer sur des éléments de toiture ou de corniche. Les types découverts, à caractère hellénisant, sont caractéristiques de la période hellénistique (fin IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C.). Des 39 fragments conservés, 37 utilisent un dégraissant présent dans le proche environnement du site. Le type de cuisson (à pâte

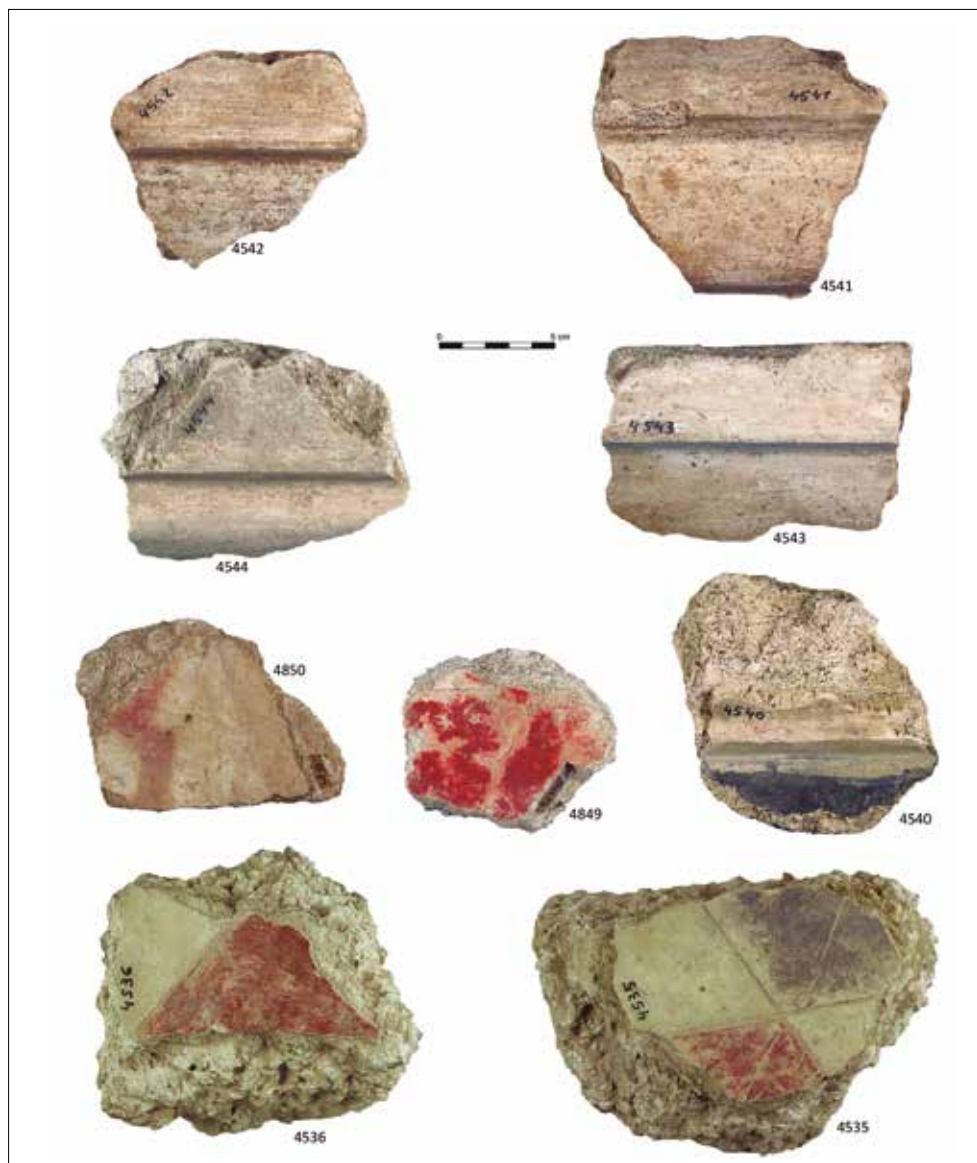


Fig. 7. Éléments de stuc de l'élévation des temples.



Fig. 8. Éléments du pavement des temples.

de type « sandwich ») renvoie également à une production locale. Uniquement deux fragments, à pâte plus claire et plus fine, dont une corne probablement d'Achéloos, présentent des éléments lithiques absents sur place, s'agissant d'objets importés. Parmi les fragments de terres cuites conservées, 16 conservent des traces de doigts dans la face interne, ce qui montre l'utilisation de moules en négatif et l'ajout de terre crue pour épouser la forme. L'un des fragments les plus complets présente des pigments de couleur pourpre et bleu, ce dernier correspondant au « bleu égyptien ». Un autre fragment conserve également des traces de pigment bleu.

### Monumentalité architecturale

Les vestiges conservés *in situ* et les éléments architecturaux découverts alentour attestent amplement la monumentalité de ces édifices, inspirés de modèles méditerranéens. Les élévations étaient élaborées, dotées de frises et de corniches,



Fig. 9. Terres cuites figurées.

éventuellement aussi de frontons. L'un des temples, vraisemblablement le temple A, de type pseudo-périptère, était enduit de stuc blanc, sans écarter la présence aussi de stuc peint. Quant au temple C, il présente des murs recouverts d'*opus signinum* ainsi que des vestiges de pavement de même type. Cependant, on ignore si les murs externes pouvaient également disposer d'un décor d'enduit peint. Si l'attribution des éléments architecturaux à l'un ou l'autre des bâtiments est complexe, les études architecturales et stylistiques, tout comme les analyses des matériaux, ont permis souvent de dissocier deux typologies distinctes. C'est le cas pour les corniches denticulées ou moulurées, pour le stuc peint ou encore pour les types de pierre utilisés. Ce double profil permet de mieux approcher les composantes éventuelles des deux édifices. Néanmoins, la possibilité existe aussi qu'il y ait plusieurs états d'un même bâtiment.

Aucun élément de toiture n'est aujourd'hui connu, ce qui complique la reconstitution de la couverture des bâtiments. S'il y avait des tuiles, elles n'ont pas été conservées dans le cadre des fouilles anciennes. Toutefois, il faut noter que les tuiles sont rares en Méditerranée nord-occidentale, ainsi par exemple à Marseille. C'est pourquoi H. Tréziny (2009-2011, p. 48-50) a émis l'hypothèse que les bâtiments publics pouvaient avoir des entablements et des toitures en pierre, comme c'est le cas à Glanum à la période hellénistique, où de nombreuses dalles de calcaire scié ont été découvertes en remploi dans divers secteurs de l'agglomération.

Tous les blocs architecturaux appartenant à l'élévation des bâtiments utilisent la pierre locale, du grès en provenance de la carrière de Clots de Sant Julià, situé dans le proche environnement de l'établissement ibérique (Roqué, Rocas 2018). La présence de blocs extraits dans différents secteurs de la carrière, à composition pétrologique distincte, peut traduire une sélection en fonction de l'usage et du type de taille envisagé, sans écarter pour autant une exploitation étalée dans le temps des différentes zones. Ce grès correspond à une arénite arkosique à grain très grossier (0,5 à 2 mm), riche en glauconite, ce qui diffère des autres grès locaux. En revanche, les blocs qui forment les assises inférieures des temples, conservés *in situ*, utilisent le grès des carrières existantes sur la colline même de Puig de Sant Andreu. Ce type de grès, à grain aussi très grossier, parfois même conglomératique, est polymictique, riche en carbonates et en bioclastes marins. Cette utilisation différenciée de la pierre provenant de l'une ou de l'autre carrière atteste une spécialisation très poussée. En conséquence, si la physionomie des temples suggère la participation d'artisans étrangers, force est de constater qu'ils ont travaillé sur place.

En ce qui concerne la chronologie, les temples ont été découverts très arasés au moment de la fouille dans les années 1950 et le mobilier céramique conservé date des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C. (Casas *et al.* 2005). Ce sont les résultats des analyses C14 réalisées qui ont permis d'affiner la datation des édifices. Ces analyses, pour le temple A, concernent les échantillons suivants : un fragment de mortier prélevé du mur nord a fourni une datation -400 / -360, ce qui permet de dater la construction de l'édifice dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; des fragments de pavement avec des tesselles de marbre ont donné une

fourchette chronologique plus large (-365 / -290 ; -235 / -160), pouvant s'agir éventuellement d'une réfection plus tardive du sol de la pièce. Quant au temple C, les échantillons analysés sont les suivants : un fragment d'ossement prélevé entre deux blocs du mur sud a fourni une datation de -395/-350 et -305/-210 ; un fragment du revêtement d'*opus signinum* du mur sud a été daté - 318/-207 ; un autre échantillon prélevé du revêtement du même mur, en jonction avec le niveau de pavement, a livré une chronologie de -370/-180. Ainsi, le temple A serait le plus ancien, bâti dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., soit à l'époque de grand développement de l'établissement d'Ullastret. Le temple C, en revanche, serait légèrement postérieur, bâti soit à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, soit au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., datation qui concorde avec l'utilisation de l'*opus signinum*.

## Approche de l'organisation de l'espace sacré

La proximité entre les deux temples de la partie sommitale de la colline, distants de seulement 1 m, est à souligner. Elle peut répondre aux contraintes de la topographie ancienne, car la pente était prononcée à l'est et à l'ouest. Un sondage réalisé en 2004 dans la partie occidentale du temple C a montré que la construction du bâtiment s'est accompagnée de travaux de terrassement destinés à élargir et à niveler la plateforme supérieure de la colline. L'espace était donc réduit, ce qui peut expliquer la proximité des structures. Au temple A, de construction plus ancienne, se serait juxtaposé un peu plus tard le temple C, de dimensions plus importantes et ayant nécessité un aménagement du terrain. Cette présence de deux édifices cultuels, qui ont coexisté au III<sup>e</sup> s. av. J.-C., suggère deux cultes distincts ou encore deux fonctions complémentaires. Quoi qu'il en soit, en raison de leur voisinage, les deux édifices étaient vraisemblablement intégrés dans un même sanctuaire.

On ignore à qui étaient consacrés ces édifices cultuels, soit à des divinités, soit à des héros, à l'image par exemple des portiques et des salles hypostyles du sud de la France. Toutefois, force est de constater que le panthéon ibère est mal connu et que l'héroïsation de membres de l'élite constitue un phénomène encore mal documenté dans cette partie nord-orientale de la péninsule ibérique. L'adoption éventuelle d'un culte méditerranéen, voire grec, n'est pas non plus à exclure, bien que ce profil soit complexe et difficile de caractériser.

Aucune donnée ne permet de savoir si cet espace cultuel était fermé, à l'image du *téménos* grec. Par ailleurs, la présence d'autres structures alentour évoque un ensemble plus étendu. D'abord, aux deux bâtiments cultuels, il faut ajouter la présence d'une citerne (citerne 1) qui pénètre dans le *pronaos* du temple C (Fig. 2). Dotée d'un recouvrement de dalles, elle devait être intégrée dans le dispositif cultuel. Cependant, on ignore si elle existait déjà avant la construction du temple C. De plan rectangulaire avec les extrémités en abside, elle est de grandes dimensions (7,35 m de longueur x 1,45 m de largeur x 7,24 m de profondeur) et sa typologie est similaire à celle des autres citernes connues dans le site (Prado 2008 ; Codina *et al.* 2015). Sa localisation à l'entrée du temple C permet d'envisager des pratiques

rituelles qui intègrent l'usage de l'eau. Des parallèles sont connus dans l'établissement grec d'*Emporion*, ainsi dans la partie sud-ouest de la Néapolis, correspondant au secteur sacré de la ville, où les temples M et P, de petite taille et hexastyles, présentent à l'avant une citerne de grandes dimensions associée à l'ensemble cultuel (Mar, Ruiz de Arbuló 1993, p. 171 ; Dupré 2005). Dans le temple P, un puits rituel plus ancien semble avoir été également intégré dans le dispositif cultuel. Il est placé également dans le *pronaos*, comme c'est le cas de la citerne du temple C d'Ullastret. Ces temples d'*Emporion*, encore mal connus en raison de fouilles anciennes et de l'absence d'une étude récente, datent de la période hellénistique. D'ailleurs, aussi bien à *Emporion* qu'à Ullastret, et à l'image des *favissae* de la partie centrale et méridionale du littoral ibérique, l'éventualité que ces structures hydrauliques aient pu servir de réceptacle pour le dépôt d'offrandes n'est pas à exclure.

Aux alentours des temples A et C, les fouilles anciennes ont mis au jour d'autres structures sous la maison aujourd'hui muséifiée. Il s'agit de murs d'orientation nord-ouest / sud-est qui délimitent deux, voire trois habitations. D'autres murs ont été repérés plus au nord, juste à l'extérieur de la maison actuelle, qui délimitent deux pièces d'orientation nord-est / sud-ouest, l'une avec un sol dallé (Oliva 1966-1968). Le carnet de fouille fait référence à la découverte d'un mobilier céramique abondant, qui n'est pas décrit, ainsi que d'une fibule et d'une boucle d'oreille en bronze. L'étude du mobilier conservé permettra d'approcher le caractère et la chronologie de ces vestiges ainsi que de préciser l'éventualité d'un lien avec l'espace cultuel. À l'est et à peu de distance de ces dernières structures, la fouille du comblement du silo n°122 permit de découvrir un fragment de *thymiatérion*, une tête en terre cuite, deux fragments d'*unguentarius* grec, des fragments de mortier et de stuc. Ce mobilier, qui peut provenir des temples, pourrait signaler la phase de destruction de ces structures. À l'ouest et à proximité du temple A, le silo n°12 semble présenter également un comblement en rapport avec l'espace cultuel : coupe et bols de céramique de la côte catalane, un bol de céramique non tournée, fragments de céramique commune ibérique, un *unguentarius*, trois objets en os, un manche de couteau, un disque perforé et une applique. Pourtant, les données sont encore très incomplètes en raison d'une étude partielle, qu'il faudra développer progressivement en vue de cerner l'emprise et l'organisation du lieu de culte existant au sommet de l'agglomération.

Ouverts vers l'est et flanqués au sud par la tour circulaire 7, l'accès aux temples était uniquement possible du côté septentrional, contournant la plateforme sommitale (Fig. 2). La voie de direction est-ouest qui part de la porte 1 de l'agglomération fortifiée devait conduire directement à la zone sacrée. Quant à la présence de la tour 7 dans cet espace sommital, sa localisation est singulière, d'autant plus qu'elle prend place au voisinage immédiat des temples. En effet, ces structures cultuelles ont été bâties près de la fortification, dont le tracé méridional épouse le versant supérieur de la colline jusqu'à aboutir à la tour 7 pour descendre après vers le versant bas et la porte 6. La tour sommitale était isolée dans un premier temps, soit avant la première moitié du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Par la suite, elle a été intégrée dans le

tracé général de la fortification, ce qui explique son parcours particulier sur le versant méridional.

La question qui se pose est de savoir si cette tour avait uniquement une fonction défensive et de surveillance ou également culturelle. Dans le sud de la France, ainsi à Nîmes, la tour construite dans la partie la plus élevée de la fortification (Tour Magne) avait une fonction spécifique, davantage culturelle et symbolique que véritablement militaire. Ce même rôle est attribué à des tours d'Ambrussum ou de Nages (Py 1992). Il faudrait donc évaluer l'hypothèse que cette tour d'Ullastret soit en quelque sorte le précédent cultuel des temples bâtis dans une époque plus tardive. À ce sujet, et à titre de comparaison, il convient d'évoquer que l'origine de l'*oppidum* celte est à chercher souvent dans le développement autour d'un lieu de culte (Lafon *et al.* 2011, p. 176). Cette fonction culturelle des tours placées en hauteur est également envisagée à propos des *oppida* d'autres zones du littoral méditerranéen de la péninsule Ibérique.

## Conclusion

La présence d'un sanctuaire comportant deux édifices cultuels, et probablement d'autres structures alentour, situé dans la partie sommitale de l'agglomération de hauteur d'Ullastret est importante à plusieurs titres. D'abord, parce qu'il s'agit de structures uniques dans le cadre de la culture ibérique septentrionale, car les sanctuaires de l'âge du Fer sont pratiquement inconnus (Arcelin, Plana-Mallart 2011). Ullastret constitue en réalité une anomalie, car jusqu'à la vallée de l'Èbre, voire même le pays valencien, aucun autre sanctuaire n'est connu avec certitude. Ensuite, en raison du voisinage avec les Grecs d'*Emporion* et de l'ampleur des influences méditerranéennes qui pénètrent en milieu indigène, que ce soit l'adoption de techniques de taille et de construction en grand appareil ou l'emprunt de décors architecturaux et artistiques en provenance du monde hellénique.

La question du pouvoir qui est à l'origine de la construction des temples et du sanctuaire s'avère également de première importance. Les pratiques cultuelles de l'âge du Fer se déroulent essentiellement dans un cadre privé, ce dont témoignent les vestiges mis au jour dans les sites ibériques (Arcelin, Plana-Mallart 2011). Cette emprise du privé sur le sacré est particulièrement évidente dans le cas des maisons de chef, qui concentrent les signes ostentatoires liés au statut ainsi que les manifestations rituelles. Pourtant, l'élévation de temples semble traduire l'émergence de sanctuaires publics, ouverts vraisemblablement à l'ensemble de la communauté. D'un point de vue social et politique, l'évolution est considérable. Enfin, la définition d'un espace sacré installé en hauteur atteste le développement de cette communauté, qui se traduit par une forme urbaine prévoyant une séparation entre les différents espaces fonctionnels de la ville. Cette évolution rapide est caractéristique des communautés les plus ouvertes, en contact avec le monde colonial méditerranéen.

L'étude en cours a permis de préciser la chronologie des temples et de confirmer leur construction avant la conquête romaine. En effet, les datations obtenues situent l'élévation du temple A dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., période



qui correspond au grand développement de l'établissement d'Ullastret, qui connaît un agrandissement considérable de l'habitat aggloméré et un réaménagement d'ampleur des fortifications. Dans ce contexte, la monumentalisation de l'espace sacré exprime la puissance d'une communauté qui rayonne dans cette partie nord-est du littoral péninsulaire. Plus tard, vers la fin du IV<sup>e</sup> ou déjà au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la construction du temple C a permis de renforcer la monumentalité du sanctuaire qui, par sa situation en hauteur, était visible de loin. Les structures culturelles ont donc contribué à affirmer l'importance de ce centre de pouvoir indigène, face aux Grecs d'*Emporion* mais également face aux autres communautés indigènes.

Si les temples sont inspirés de modèles méditerranéens, il s'agit pour autant d'adaptations locales. Le contexte de réception a pu détourner le sens originel et faciliter l'intégration dans un contexte culturel et cultuel spécifiquement indigène (Bats 2007). L'impact des modèles extérieurs est donc à étudier au sein des formes culturelles ibériques. Pourtant, dans le cas d'Ullastret,

force est de constater que si l'architecture des bâtiments et la nature des emprunts méditerranéens peuvent être globalement appréhendées, les caractères et les particularités des cultes qui y étaient développés restent mal connus en raison de la destruction des niveaux d'occupation et d'utilisation. C'est pourquoi, la recherche en cours procède au réexamen des vestiges archéologiques découverts dans le cadre des fouilles anciennes, aussi bien l'étude du mobilier des niveaux de remblais couvrant les temples que l'analyse des structures mises au jour dans l'espace alentour, seuls à pouvoir apporter des informations supplémentaires sur l'organisation de l'espace cultuel et sur la nature des pratiques développées. À la différence d'autres zones du littoral méditerranéen de la péninsule Ibérique, les cultes et les formes culturelles des sociétés indigènes de cette région nord-est sont encore mal connus, à quoi s'ajoute l'impact des transferts en provenance d'autres cultures méditerranéennes ainsi que les spécificités dans la réception, l'adoption et l'adaptation d'éléments étrangers au sein du substrat cultuel proprement local.

## Bibliographie

- AAVV, 1997. Espacios y lugares culturales en el mundo ibérico. *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18.
- Almagro-Gorbea M., Moneo T., 2000. *Santuarios urbanos en el mundo ibérico*. Madrid, Real Academia de la Historia. (Bibliotheca Archaeologica Hispana ; 4).
- Aquilué X., dir., 1999. *Intervencions arqueològiques a Sant Martí d'Empúries (1994-1996). De l'assentament colonial a l'Empúries actual*. Empúries, Museu d'Arqueologia de Catalunya. (Monografies Emporitanes ; 9).
- Arcelin P., Plana-Mallart R., 2011. Expression monumentale des rites protohistoriques en Gaule méditerranéenne et dans la partie nord-est de la Péninsule Ibérique. Stèles, bâtiments cultuels et sculptures. In Roure R., Pernet L., dir. *Des rites et des hommes : les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Paris, Errance, p. 25-62. (Archéologie de Montpellier Agglomération ; 2).
- Bats M., 2007. Entre Grecs et Celtes en gaule méridionale : de la culture matérielle à l'identité ethnique. In Luce J.-M. éd. *Identités ethniques dans le monde grec antique*. *Pallas*, 73, p. 191-198.
- Brotons F., Ramallo S.F., 2017. Continuidades y cambios en los santuarios ibéricos del Sureste de Iberia: los templos *in antis* del Cerro de los Santos y La Encarnación. In Tortosa T., Ramallo Asensio S.F., éd. *El Tiempo final de los santuarios ibéricos en los procesos de impacto y consolidación del mundo romano*. *Reunión científica, Murcia (España), 12-14 de noviembre, 2015*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, p. 93-115. (Anejos de Archivo español de arqueología ; 79).
- Casas S., Codina F., Margall J., Martin A, Prado G. de, Patiño C., 2005. Els temples de l'*oppidum* d'Ullastret: aportacions al seu coneixement. In Mercadal O., dir. *Món Ibèric als Països Catalans : homenatge a Josep Barberà Farràs. XIII Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà (Puigcerdà, 14-15 novembre 2003)*, vol. II. Puigcerdà, Institut d'Estudis Ceretans, p. 989-1001.
- Codina F., Martin A., Prado G. de, 2012. La recerca arqueològica al conjunt ibèric d'Ullastret en els darrers anys (1995-2010). *Tribuna d'Arqueologia 2010-2011*, p. 63-99.
- Codina F., Heinrichs J., Lara L., Molinas M., Prado G. de, Schön F., 2015. Étude architecturale et archéologique des citernes de l'*oppidum* d'Ullastret (Catalogne). In Olmer F., Roure R., éd. *Les gaulois au fil de l'eau. Actes du 37<sup>e</sup> colloque international de l'AFEAF, Montpellier, 8-11 mai 2013*, vol. 2. Bordeaux, Ausonius Éditions, p. 957-968. (Mémoires ; 39).
- Codina F., Plana-Mallart R., Prado G. de, à paraître. Greek-style architectural elements in the Iberian village of Ullastret, a unique indigenous settlement at a crossroads of culture. In Tsetkladze G., éd., *International Conference, Ionians in the East and West, Empúries / L'Escala, Spain 26-29 October, 2015, Colloquia Antiqua*.
- Des Courtils J., 1998. L'appareil polygonal « lesbien » et l'architecture éolique. *REA*, 100, 1-2, p. 125-137.
- Dupré X., 2005. Terracotas arquitectòniques prerromanes en *Emporion*. *Empúries*, 54, p. 103-123.
- Gailledrat É., 2012. *Pech Maho, comptoir lagunaire de l'âge du Fer (VI<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle avant notre ère)*. Narbonne, Parc naturel régional de la Narbonnaise en Méditerranée. (Les carnets du parc ; 12).
- Garcia D., 1992. Éléments d'architecture publique à Ensérune (Nisan-lez-Ensérune, Hérault). *DAM*, 15/1, p. 31-43.
- Garcia-Garcia E., Prado G. de, Principal J., éd., 2016. *Working with buried remains at Ullastret (Catalonia)*. *Proceedings of the 1st*

- MAC International Workshop of Archaeological Geophysics. Ullastret, Museu d'Arqueologia de Catalunya. (Monografies d'Ullastret ; 3).
- García-Bellido A., 1963. El lienzo megalítico del Artemision de Saguntum. *Boletín de la Real Academia de la Historia* CLIII, 2, p. 301-305.
- Gras M., 1998. De l'appareil polygonal. Commentaire depuis Naxos de Sicile. In Lentini M.C., éd., *Naxos a quarant'anni dall'inizio degli scavi. Atti della tavola rotonda Giardini, Naxos, 26-27 ottobre 1995*. Naxos, Museo Archeologico di Naxos, p. 101-108.
- Grau Mira I., Amorós López I, Segura Martí J.M., 2017. *El santuario ibérico y romano de La Serreta (Alcoi, Cocentaina, Penàguila) : prácticas rituales y paisaje en el área central de la Contestania*. Alcoi, Ajuntament d'Alcoi, Museu Arqueològic Municipal Camil Visedo Moltó.
- Helas S., 2012. *Selinus II. Die punische stadt auf der Akropolis*. Wiesbaden, Deutsches Archäologisches Institut. (Sonderschriften des Deutschen Archäologischen Instituts Rom ; 15).
- Hellmann M.-C., 2002. *L'architecture grecque. 1- Les principes de la construction*. Paris, Picard. (Les Manuels d'art et d'archéologie antiques).
- Hellmann M.-C., 2006. *L'architecture grecque. 2- Architecture religieuse et funéraire*. Paris, Picard. (Les Manuels d'art et d'archéologie antiques).
- Hermay, A. 2002. À propos d'une « identité phocéenne » : architecture et documents figurés. In Müller C., Prost F., éd. *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*. Paris, Publications de la Sorbonne, p. 235-251.
- Lafon X., Marc J.-Y., Sartre M., 2011. *La ville antique*. Paris, Éditions Points. (Histoire de l'Europe Urbaine ; 1).
- Maluquer J., 1971. *Ullastret*. Barcelona, Universitat de Barcelona, Institut d'Arqueologia i Prehistòria.
- Mar R., Ruiz de Arbulo J., 1993. *Ampurias romana. Historia, Arquitectura y Arqueología*. Sabadell, AUSA.
- Martin R., 1987. *Le problème de l'appareil polygonal à Vélia, Architecture et urbanisme*. Rome, École française de Rome. (Coll. EFR ; 99).
- Martin A., Casas S., Codina F., Margall J., Prado G. de, 2004. La zona 14 de l'oppidum del Puig de Sant Andreu d'Ullastret. Un conjunt arquitectònic dels segles IV i III a.C. *Cypsela*, 15, p. 265-284.
- Martin A., Codina F., Plana-Mallart R., Prado G. de, 2010. Le site ibérique d'Ullastret (Baix Empordà, Catalogne) et son rapport avec le monde colonial méditerranéen. In Tréziny H., éd. *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses<sup>2</sup> (2006-2008)*. Paris, Errance ; Aix-en-Provence, Centre Camille-Jullian, p. 89-104. (Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine ; 3).
- Martin A., Plana-Mallart R., 2012. Émergence et premier développement du pôle de peuplement ibérique d'Ullastret dans l'extrême nord-est de la Péninsule Ibérique : l'habitat aggloméré et son emprise précoce sur l'espace périphérique. In Ropiot V., Puig C., Mazière F., dir. *Les plaines littorales en Méditerranée nord-occidentale : regards croisés d'histoire, d'archéologie et de géographie, de la Protohistoire au Moyen Âge. Table ronde des 16 et 17 novembre 2007 à Capestang (Hérault)*. Montagnac, Éditions Mergoïl, p. 63-75. (Archéologie du paysage ; 1).
- Miró Alaix M.T., 1990. Les màscares del temple d'Ullastret. *Zephyrus*, 43, p. 305-309.
- Oliva M., 1953-1957. *Diari d'excavació del Puig de Sant Andreu (Ullastret), anys 1953-1957*, vol. III, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Ullastret.
- Oliva M., 1957-1959. *Diari d'excavació del Puig de Sant Andreu (Ullastret), anys 1957-1959*, vol. IV, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Ullastret.
- Oliva M., 1959-1960. *Diari d'excavació del Puig de Sant Andreu (Ullastret), anys 1959-1960*, vol. V, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Ullastret.
- Plana-Mallart R., 2012. La présence grecque et ses effets dans le nord-est de la Péninsule Ibérique (VII<sup>e</sup>-début du IV<sup>e</sup> siècle av. n. è.). In Laurianne M.S., *Les diasporas grecques du VIII<sup>e</sup> à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J-C. Actes du colloque de la SOPHAU, tenu à l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, les 11 et 12 mai 2012*. Pallas, 89, p. 157-178.
- Plana-Mallart R., 2013. Le fait urbain sur le littoral oriental de la péninsule Ibérique (VI<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J-C) : une approche de la question. In Bouffier S., Hermay A., éd. *L'Occident grec de Marseille à Mégara Hyblaea. Hommages à Henri Tréziny*. Arles, Errance ; Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian, p. 91-101. (Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine ; 13).
- Plana-Mallart R., Martin A., 2012. El paisatge periurbà de l'oppidum d'Ullastret : una nova imatge de la morfologia i del funcionament d'una ciutat ibèrica. In Belarte M.C., Plana-Mallart R., éd. *El Paisatge periurbà a la Mediterrània occidental durant la protohistòria i l'antiguitat. Actes del col·loqui internacional, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Tarragona, 6-8 maig del 2009 / Le paysage périurbain en Méditerranée occidentale pendant la Protohistoire et l'Antiquité. Actes du colloque international, Institut Catalan d'Archéologie Classique, Tarragone, 6-8 mai 2009*. Tarragona, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, p. 123-148. (Documenta ; 26).
- Pons E., Asensio D., Fuertes M., Bouso M., 2010. El yacimiento del Mas Castellar de Pontós (Alt Empordà, Girona): un núcleo indígena en la órbita de la colonia focea de Emporion. In Tréziny H., éd. *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses<sup>2</sup> (2006-2008)*. Paris, Errance ; Aix-en-Provence, Centre Camille-Jullian, p. 105-118. (Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine ; 3).
- Prado G. de, 2008. La gestió de l'aigua a l'oppidum del Puig de Sant Andreu (Ullastret). *Cypsela*, 17, p. 185-200.
- Prado G. de, 2010. La fortificació ibèrica del Puig de Sant Andreu (Ullastret, Catalunya): aspectos tècnics, formals y funcionals. In Tréziny H., éd. *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses<sup>2</sup> (2006-2008)*. Paris, Errance ; Aix-en-Provence, Centre Camille-Jullian, p. 567-580. (Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine ; 3).
- Prado G. de, Rovira M.C., éd. 2015. *Els caps tallats d'Ullastret. Violència i ritual al món iber.* Ullastret, Museu d'Arqueologia de Catalunya.
- Puy M., 1992. Les tours monumentales de la région nîmoise. *DAM*, 15, p. 117-125.

- Roqué C., Rocas X. 2018. La Formación Folgueroles (Bartoniense) como recurso lítico en época ibérica y romana : caracterización petrológica, canteras, uso y difusión territorial en el NE de la Península Ibérica. In Gutierrez-Garcia M.A., Rouillard P., coord. *Lapidum natura restat. Canteras antiguas de la península ibérica en su contexto (cronología, técnicas y organización de la explotación) / Carrières antiques de la péninsule Ibérique dans leur contexte (chronologie, techniques et organisation de l'exploitation)*. Tarragona, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, p. 161-172. (Documenta ; 31 ; CCV ; 170).
- Rouillard P., 1979. *Investigaciones sobre la muralla ibérica de Sagunto*. Valencia, Diputació Provincial de Valencia. (Serie de Trabajos Varios ; 62).
- Santos M., Sourisseau J.-C., 2011. Cultes et pratiques rituelles dans les communautés grecques de Gaule méditerranéenne et de Catalogne. In Roure R., Pernet L., dir. *Des rites et des hommes : les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*. Paris, Errance, p. 223-255. (Archéologie de Montpellier Agglomération ; 2).
- Sanmartí E., Castanyer P., Tremoleda J., 1991. Nuevos datos sobre la historia y la topografía de las murallas de Emporion. *Madridier Mitteilungen*, 33, p. 102-112.
- Tréziny H., 2009-2011. Marseille antique, topographie, urbanisme, architecture. *Empúries*, 56, p. 41-54.
- Tortosa T., éd., 2014. *Diálogo de identidades. Bajo el prisma de las manifestaciones religiosas en el ámbito mediterráneo (s. III a.c. - s. I d.c.)*. Reunión científica, Mérida (Badajoz, España), 12-14 de noviembre, 2012. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas. (Anejos de Archivo español de arqueología ; 72).
- Vassal V., 2006. *Les pavements d'opus signinum. Technique, décor, fonction architecturale*. Oxford, Archaeopress. (BAR Int. Ser. ; 1472).
- Vassal V., 2011. Opus signinum, un héritage de l'Antiquité. *Dossiers d'Archéologie*, juillet-août, p. 84-89.

---

## Auteurs

Ferran CODINA, Archéologue collaborateur, Museu d'Arqueologia de Catalunya-Ullastret ; fcodinafalgas@gmail.com

Rosa PLANA-MALLART, Professeur, ASM-UMR 5140, Université Paul-Valéry Montpellier 3, Labex Archimede (IA-ANR-11-LABX-0032-01) ; rosa.plana@univ-montp3.fr

Gabriel DE PRADO, Directeur, Museu d'Arqueologia de Catalunya-Ullastret ; gdeprado@gencat.cat

Carles ROQUÉ, Maître de Conférences, Universitat de Girona ; carles.roque@udg.edu

## Abstract

The protohistoric town of Ullastret, in the far north-east of the Iberian Peninsula, is made up of two fortified population centres (Puig de Sant Andreu and Illa d'en Reixac), which comprise a kind of twin town. Its extraordinary urban development can be explained by the proximity of the Greek establishments of Rhode and, especially, Emporion. In this respect, we also have to highlight the construction of two temples in the upper part of these centres; they date from the 4th-3rd centuries BC and their structure is clearly inspired by the cultures of the central and eastern Mediterranean. In other aspects however, for example in some rituals, we see the influence of the Celtic peoples of southern Gaul.